

## Des livres ou des poètes?

*La Chevelure de Bérénice* de Pierre Trottier, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1986, 100 p., 11,95\$.

*Ces étirements du regard* de Luc Lecompte, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1986, 67 p., 11,95\$.

André Marquis

Numéro 46, été 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39318ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

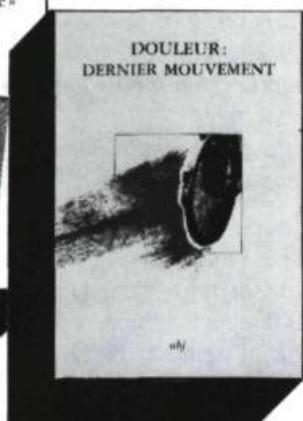
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marquis, A. (1987). Compte rendu de [Des livres ou des poètes? / *La Chevelure de Bérénice* de Pierre Trottier, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1986, 100 p., 11,95\$. / *Ces étirements du regard* de Luc Lecompte, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1986, 67 p., 11,95\$.] *Lettres québécoises*, (46), 35–36.



tophe Petchanatz dans «Patience». D'autres ne peuvent pas fonctionner dans ces limites et n'arrivent pas à nous traduire un univers dans cette économie particulière de l'extrait. C'est injuste, dans le sens où le critique ne devrait pas juger un récit en se basant uniquement sur le fragment, sur la réaction épidermique de l'instantané et cependant nous le faisons, tout en regrettant de n'avoir pas l'épaisseur de la totalité pour fonder, ou démonter nos premières impressions. Lori Saint-Martin me traduit un certain espace. Je ne pourrais dire qu'il s'agisse d'une langue que je reconnais mais j'arrive à l'entendre, je me déplace dans ces entrelacs, elle m'évoque des manques, des savoirs, des sensations, il est excitant de s'y déplacer. J'éprouve des intuitions et des étonnements semblables dans la géographie de de Bellefeuille. La guerre de Suède me déplace vers la pellicule du *Silence* de Bergman, la pellicule craque dans un cinéma poussiéreux et les blancs qui séparent le petit garçon des deux soeurs sont intenses. Cela trahit sûrement l'intentionnalité de de Bellefeuille mais toute lecture est traduction donc acte de trahison.

«L'homme qui peignait Staline» de France Théorêt, texte qui s'inscrit dans un ensemble de récits qui aura pour titre les *Vellétaires*, m'a donné envie de lire tout le reste. Je ne sais quand cet ensemble sera prêt à paraître, mais je n'ai pu m'empêcher de revenir en arrière vers l'un des précédents numéros de *la Nouvelle Barre du jour* pour en découvrir le début. On ne voit jamais l'homme qui peignait Staline, et cela du reste augmente notre curiosité, les contournements de notre imagination alors que nous nous glissons imperceptiblement dans le Montréal de l'intelligentsia indépendantiste des années soixante. La force du texte, dont la narrataire est précisément distante par rapport à ces pulsions politiques:

*Elle avait le sentiment très vif d'être hors du monde tout particulièrement là, chez Harris, où la clientèle régulière oisive et animée commentait l'actualité.*

est manifeste, le moi féminin qui s'y dessine, subtil, attentif, passionné et avec aigu (chaque mot est choisi dans l'économie/architecture d'un jardin Zen). Est presque insolite le pouvoir de son sens évocatoire; celui de la fin d'une adolescence, d'une féminité qui se développe dans un espace étranger mais autonome. Je voudrais continuer de lire *Cet homme qui peignait Staline* et je souhaiterais — irrrationnellement bien sûr — qu'il devienne le titre de l'ensemble.

Le récit à *la Nouvelle Barre du jour* est vigoureux et vivace. À quand les prochains numéros? □

## POÉSIE

par André Marquis



# DES LIVRES OU DES POÈTES?

**La Chevelure de Bérénice** de Pierre Trottier, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1986, 100 p., 11,95\$.

**Ces étirements du regard** de Luc Lecompte, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1986, 67 p., 11,95\$.

Après avoir renouvelé le format et la présentation des volumes publiés dans la collection «Rétrospectives», l'Hexagone poursuit sa politique de changements et offre au public des recueils de poésie qui mettent l'accent sur l'homme-poète. En effet, si le titre est écrit en plus gros caractères que le nom de l'auteur, en revanche une photo de ce dernier, en plan américain, occupe près de la moitié de la page de couverture et attire évidemment l'attention. Le nom de la maison d'édition apparaît dans le bas de la page, mais le mot poésie disparaît quelque peu dans un pan de veston ou de blouson. Sur la quatrième de couverture, on retrouve la même photo mais considérablement réduite,



un texte qui présente le livre et quelques notes biographiques. Tout cela me semble cependant d'une lourdeur et d'une rigidité qui entretiennent l'image d'une poésie très sérieuse réservée à un groupe précis d'intellectuels.

Après un silence de quatorze ans, Pierre Trottier nous propose une réflexion poétique sur les rapports homme-femme et, pour ce faire, il plonge d'emblée dans l'univers mythologique d'Ève et d'Adam, de Lilith et de Bérénice. En épigraphe, on retrouve deux citations qui réfèrent à Dieu et qui donnent immédiatement le registre sur lequel Trottier compte développer son argumentation. Le recueil, divisé en deux parties («l'Angoisse d'être» et «la Volupté d'être»), prône l'égalité des sexes et revalorise l'image du couple originel, de l'être androgyne. Dans son avant-propos, l'auteur explique les raisons qui l'ont poussé à publier; il veut «retrouver la route étuelle du couple» (p. 18), il veut «rallumer l'image éteinte de notre divinité» (p. 19).

Trottier emprunte le ton et la forme de la poésie classique, on retrouve donc dans *la Chevelure de Bérénice* de nombreux alexandrins, des rimes... et des chevilles. Parfois les refrains et les jeux de mots faciles nous rapprochent davantage de l'univers de la chanson. Quoi qu'il en soit, parce que l'idée veut l'emporter sur la forme, le texte frôle la naïveté à plusieurs endroits et ne s'avère guère convaincant. La poésie supporte mal l'explicatif ou l'illustratif, d'autres genres sont plus appropriés pour ce type de discours. Ainsi, le poème intitulé «1 + 1 = 1» débute et se termine par la strophe suivante: «Un charme plus un charme ne font pas deux charmes / Mais se confondent en un charme encor plus grand / Par multiplication de l'un à l'infini» (p. 59). La thèse à défendre peut paraître séduisante, mais la forme empruntée me gêne beaucoup, d'autant plus que l'auteur insiste sur cette image du couple unifié sans vraiment lui donner une envergure nouvelle. Ce n'est pas avec des envolées du type: «Ô ma femme absolue en étreinte éternelle / Roc impassible au naufrage des temps» (p. 32) que le recueil trouve grâce à mes yeux. Je regrette que le texte n'ait pas emprunté le chemin de la prose, car l'avant-propos de Trottier mettait l'eau à la bouche. Ce livre, à coup sûr, arrive quelques décennies trop tard.

Tout autre est le premier livre de poésie de Luc Lecompte intitulé *Ces étirements du regard*. Loin d'emprunter l'artillerie lourde d'une poésie démodée, Lecompte utilise le bloc poétique pour nous présenter divers tableaux que son regard a captés. Sa poésie, très descriptive, privilégie l'usage du substantif puisqu'elle cherche à rendre compte d'une réalité figée et, du même coup, intemporelle. Ce qui donne des résultats parfois intéressants:

*L'enlacement gauche des photos. Leur ombre acide aussi.*

*C'est l'oeil d'éclisse. C'est l'écorce du regard lacérée*

*pointue. J'ai patiemment ciselé des repos cristallins,  
l'iris affilé en ciseaux sur les blessures. Une presque  
épreuve; du moins une acidité de pellicule. Il ne restera  
plus que la pupille comme une écharde déchirant la  
montagne. (p. 68)*

Les textes, généralement courts et resserrés, mettent en scène un corps fragmenté et référent soit au sens de la vue (oeil, iris, paupière, pupille, cils, yeux), soit au sens du toucher (main, ongle, doigts, jointures). Dans un jeu d'ombre et de lumière, la réalité est peinte et présentée comme une nature morte, avec l'assiette comme métaphore récurrente du quotidien. L'auteur prend parfois le soin de titrer certains de ses poèmes à l'intérieur du texte, par l'insertion de la formule «cela s'intitule...». Il ne faut pas s'en surprendre puisque Lecompte a publié aux Éditions Cul Q, en 1975, un livre de poésie visuelle. *Ces étirements du regard* est un livre simple et charmant, qui pénètre au fond des choses par le biais du descriptif et de la superficialité. □

# L'ESPRIT DES LIEUX

Musée  
régional  
de  
Rimouski

3 JUIN - 7 SEPT. 1987

Les oeuvres de:

René Derouin,  
Helen Escobedo,  
Lise Labrie,  
Reno Salvail

COLLOQUE  
L'ESPRIT DES LIEUX  
1, 2 ET 3 JUIN 1987

35, rue Saint-Germain Ouest,  
Rimouski, (Québec) G5L 4B4  
(418) 724-2272

Heures d'ouverture:  
du mardi au dimanche de 10h à 16h  
du jeudi au samedi de 19h à 21h